

Nouveaux Cahiers du socialisme

Occuper l'imaginaire

Anne-Marie Le Saux

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Numéro 17, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Le Saux, A.-M. (2017). Occuper l'imaginaire. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (17), 216–218.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2017

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

pour tous les autres salarié-e-s surexploités. On a également témoigné du courage dont font preuve les travailleuses et les travailleurs immigrants, légaux et sans-papiers, qui en sont arrivés à Los Angeles à mettre sur pied avec les syndicats des listes électorales municipales victorieuses, transformant pour une large part la culture politique de la région. Enfin, il y a eu la campagne de Bernie Sanders pour l'investiture démocrate, dont la portée militante et socialiste n'avait pas connu de précédent au cours des dernières décennies.

Pour Wallerstein, il faut mettre l'accent à la fois sur la nécessité d'une transformation socioéconomique et politique globale, mais aussi sur le besoin d'agir positivement pour répondre aux revendications et aux besoins immédiats. Jerome Scott est revenu sur son expérience militante avec la *League of Revolutionary Black Workers* des années 1960, et le besoin que les membres avaient ressenti alors d'étudier et d'approfondir leur connaissance du monde dans lequel ils et elles vivaient (il a souligné à cet égard l'influence de l'analyse marxiste de la marchandise et de l'échange). Les militants et les militantes ont tenu à plusieurs occasions à souligner l'importance de l'unité de lutte entre travailleurs blancs et noirs.

Il y a incontestablement une énergie revendicatrice nouvelle qui traverse aujourd'hui la base des travailleurs et des travailleuses aux États-Unis. Est-ce le signe d'une relance d'envergure historique de la lutte de la classe ouvrière américaine ? Certains éléments semblent poindre dans cette direction.

Atelier Occuper l'imaginaire

Avec Steve Giasson (artiste conceptuel), Érik Bordeleau (essayiste),
Sophie Castonguay (artiste en arts visuels) et
Judith Trudeau (Collège Lionel-Groulx et NCS)

RAPPORT PAR ANNE-MARIE LE SAUX

Par l'usage de modalités narratives, Sophie Castonguay souhaite intégrer la spectatrice et le spectateur au cœur de l'œuvre, modulant ainsi sa perception du lieu et sa réception de l'œuvre. Sophie danse dans une communication à la fois fragile et dense avec un jeune homme, alors qu'au même moment, à travers des décalages temporels résonne le chant mélodieux aux accents énigmatiques d'une jeune femme. Sous la forme tantôt interrogative, tantôt affirmative, les paroles des spectateurs et des spectatrices se font entendre : « il n'y a pas d'art qui ne soit pas une libération », « créer, c'est résister », « le monde ne serait pas ce qu'il est s'il n'y avait pas d'art », « qu'est-ce que cela veut dire avoir quelque chose en commun » : autant d'impressions livrées avec douceur posant les socles sur lesquels il devient possible de réfléchir sur ce qui peut exister entre les êtres, sur les liens entre l'artiste et le spectateur et la spectatrice, sur le repli dans la sphère privée et l'inscription

dans un monde commun. Devant les voix tonitruantes de la société du spectacle, les performances participatives de Sophie Castonguay s'offrent comme des espaces de résistance où la spectatrice/le spectateur-citoyen est invité à réfléchir autrement que sur le mode du divertissement. Les dispositifs narratifs utilisés par l'artiste instaurent une autre temporalité que celle de l'immédiateté, reliant la consommatrice et le consommateur et son objet dans l'acte de consommation. S'absenter en soi-même (pour ensuite rejoindre l'autre) devient donc possible à travers l'art participatif qui invite l'individu à la fois à réfléchir en lui-même, mais aussi à son rôle citoyen, à sa capacité de se réapproprier l'espace public.

Érik Bordeleau ne croit pas en une efficacité politique de l'art, à l'instrumentalisation de l'art comme outil politique. La liberté de l'art réside dans sa capacité à faire advenir des lieux où il est possible de penser « autrement ». À une logique de maximisation des profits et des êtres, reste une « utopie » réalisable pour les sujets pensants et désirants que nous sommes : celle de la « désoccupation des abstractions financières qui occupent nos vies » en créant du commun. Qu'est-ce que le commun ? Comment le faire naître, advenir, résonner en une « nouvelle » force individuelle et commune ? C'est à travers le « communisme de la résonnance sensible¹ », un « communisme de la relation transindividuelle pour lequel l'essentiel se joue entre les êtres », là où l'individu a la possibilité « de partager ce qui ne lui appartient pas en propre – un langage, un imaginaire, une sensibilité ou une amitié – et qui n'existe que parce qu'il y a un effet de résonnance entre plusieurs êtres, susceptible de les transformer » que la puissance d'agir politique (individuelle et commune) est possible.

Pour Steve Giasson, la résistance des artistes devant les débordements de la société du spectacle broyant les subjectivités pour en faire des produits sur le marché de la concurrence des individualités, trouve une résonnance à travers une attention portée au quotidien, aux petites choses. Ses performances basées sur des concepts, des énoncés textuels, « de petites pensées cristallisées » : « respirer (au lieu de travailler) », « faire de la rétention d'information », « manger des truffes au milieu des clochards », « ralentir son orgasme en pensant à un individu déplaisant (par exemple Donald Trump) », sont autant d'interventions micropolitiques intemporelles nous invitant à penser ni du dehors, ni du dedans, mais entre quelque chose, quelque part entre l'espace privé et public.

En constant dialogue avec le champ de l'art, de l'esthétique et du politique, les trois artistes souhaitent une (ré)appropriation des territoires de l'imaginaire, de l'art et du politique par des subjectivités désirantes. Penser l'individu et son inscription dans le monde, le « communisme de la résonnance sensible », l'art, le politique (et leur rencontre) consiste à penser en marge des institutions. Se pose alors l'inévitable question des institutions, ou plutôt de celles qui méritent d'être conservées, afin de préserver le monde commun et, surtout, la société, au

1 Érik Bordeleau, « Du commun, de la résonnance et d'autres choses obscures et animées », *Les Cahiers du théâtre français du Centre national des arts*, vol. 12, n° 3, automne 2013.

moment même où nous assistons à des tentatives de plus en plus violentes de destruction des solidarités collectives par les pouvoirs politiques, économiques et judiciaires.

Atelier Décoloniser le savoir

Avec Mireille Fanon Mendès-France (Fondation Frantz Fanon) et
Boaventura de Sousa Santos (Université de Coimbra)

RAPPORT PAR MATHILDE GRANDGONNET

Pour Boaventura de Sousa Santos, la décolonialité est un appel à la prise de conscience généralisée du lien intrinsèque entre colonialisme et modernité, à travers trois formes de colonisation : pouvoir, savoir et être. Si la race doit être comprise comme un principe d'organisation sociale, elle devient un pilier central du système-monde quand elle est jumelée à une autre forme d'organisation sociale qu'est le capitalisme mondial. Race et capitalisme forment les deux principaux piliers coloniaux des différentes formes et expressions du pouvoir politique et économique. Le savoir et sa production s'inscrivent dans cette même logique d'imposition d'un modèle épistémique soumis aux lois du marché et à l'idée indépassable du Progrès vertueux.

Face à cette imposition, des voix au Sud remettent la rationalité occidentale en question. Face à un universalisme qui ne serait finalement qu'un mythe soutenant une distinction réelle entre les hommes et les femmes, certains sont allés vers les périphéries et les marges afin d'en revenir en portant un nouvel espoir : celui de penser l'hétérogénéité des techniques et des savoirs pour finalement (re)penser l'altérité humaine. Finalement, il s'agit d'une déconstruction qui se ferait sur un mode épistémologique pour aboutir à une transformation ontologique. Pour Mireille Fanon Mendès-France, si nous pensons tous avoir coupé avec la colonialité, il nous reste une importante part d'inconscience qui entrave la possibilité réelle d'une émancipation totale.

À ce propos, Sousa Santos estime que le Forum social mondial joue son rôle comme lieu de partage d'expériences non politisées, voulant ainsi s'opposer à une forme d'universalisme colonial. Il faut rappeler le lien indéfectible entre savoir et pouvoir et donc la nécessité de s'organiser entre mouvements sociaux. Il est impératif de résister à la dépolitisation tout en confrontant les blocages imposés par la globalisation (comme l'obtention de visas).

Il y a urgence de travailler sur notre propre colonialité pour lutter efficacement dans le système-monde actuel. En effet, considérer la distinction raciale comme principe d'organisation sociale du capitalisme passé et actuel signifie que la mise en œuvre d'un autre monde doit se construire sur un mode décolonial, ouvert et inclusif, pour proposer une véritable alternative.